LES EFFETS DU DÉPIT,

COMEDIE EN UN ACTE,

présentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, ur le Theâtre de l'Hôtel de Bourgo-gne, le 21. Avril 1717.





A PARIS,
ez BRIASSON, rue S. Jacques à la Science.

M. DCC. XXXII.
IVEC PRIVILEGE DU ROY.



ON trouve encore chez le même Libraire les Pieces ſuivantes du même Auteur.

LE PORTRAIT, Comédie en un Acte.

LES AMANS RÉUNIS, Comédie en un Acte.

LE JALOUX, Comédie en un Acte.

Le Recueil général du Nouveau Théâtre Italien, avec les Parodies, 11. *Vol. in*-12.

Les Oeuvres de M. DUFRENY, 6. *Vol. in*-12.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

DORANTE.

LE MARQUIS.

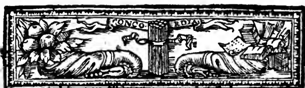
LE PRESIDENT.

ELIANTE.

COLOMBINE.

SCAPIN.

La Scene est chez la Comtesse.



LES EFFETS DU DÉPIT,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.



SCAPIN, COLOMBINE.

COLOMBINE.



Capin à Paris !

SCAPIN.

Oui, ma Reine, depuis deux jours.

COLOMBINE.

Aurois-tu quitté Dorante ?

SCAPIN.

Non pas, que je ſçache, nous avons fait un bail à vie. Nous ſommes ici pour affaires, & nous n'y ſerons pas long-tems.

COLOMBINE.

Sans doute qu'il viendra rendre visite à ma Maîtresse.

SCAPIN.

Je n'en crois rien. Il n'en a pas été assez bien reçu pour cela; mais pour moi qui n'ai point de rancune, & qui prends mes amis comme ils sont, je te pardonne, en te voyant, tes rigueurs passées. Sçais-tu que je ne te trouve point changée depuis deux ans. Même air de coqueterie & de malice, œil fripon, minois appétissant, manieres engageantes. Heureusement nous repartons bien-tôt. Je serois homme à me rembarquer. Je compte que ne m'ayant point aimé, tu n'aimes encore personne.

COLOMBINE.

Tu comptes mal; quand tu partis, tu commençois à me plaire.

SCAPIN.

Je me donne au diable, si je m'en étois apperçu.

COLOMBINE.

Pour me consoler de ta perte, je me suis laissé aimer par un autre. Cet autre, à la verité, n'est pas si dégourdi que toi, c'est un garçon d'une jolie figure, bon enfant au possible, & de la meilleure vo-

lonté du monde. D'abord il n'osoit me parler; ce ne fut qu'à ses petites façons que je connus qu'il m'aimoit: je l'aidai à me le dire, cela le rendit tout autre, & j'avoue que ses badineries me réjouissent on ne peut pas davantage.

SCAPIN.

Il faut que je la paye en même monnoye. Voilà mon histoire mot à mot. Mon Maître va épouser la fille d'un Gentilhomme de ses voisins. Je me suis attaché à sa Femme de Chambre: c'est une bonne Picarde bien naïve, blonde, blanche, grasse, de dix-huit ans au plus: sa simplicité & son jargon la mettent au-dessus des Soubrettes les plus déliées de Paris.

COLOMBINE.

A la bonne heure; mais laissons-là tes amours. Ne viens-tu pas de me dire que ton Maître va se marier?

SCAPIN.

Puisque j'ai commencé de mentir, continuons. Assurément, qu'y a-t-il à cela d'extraordinaire?

COLOMBINE.

Dorante n'aime plus ma Maîtresse!

SCAPIN.

Il a grand tort.

COLOMBINE.

Après cela ; fiez-vous aux hommes ; je voudrois les voir tous pendre, les infideles, les traîtres, les chiens, les miserables : oublier ma Maîtresse ! m'oublier moi ! Il faut que je vous étrangle l'un après l'autre.

SCAPIN.

Mais, Mademoiselle Colombine, j'adore votre colere. Il semble que vous ayez oublié vous-même de quelle façon vous en avez usé avec nous. Trois ans de souffrance d'un côté, trois ans de mépris de l'autre : cela est horrible à imaginer. Qui diable ne se seroit pas dépité ?

COLOMBINE.

Passe pour ton Maître ; mais vous, mon petit Mignon, il vous convient bien d'avoir du dépit.

SCAPIN.

Un Valet judicieux doit imiter son Maître en toutes choses. Quand je me rappelle dans quel état nous quittâmes Paris....

COLOMBINE.

Conte-moi un peu cela pour me faire rire. A propos, Dorante sçait-il que ma Maîtresse est veuve ?

SCAPIN.

Nous n'avons seulement pas sçu qu'elle eût été mariée.

COLOMBINE.

Sçait-il qu'elle est Comtesse, & qu'elle a trente mille livres de rentes? Et toi, sçais-tu que je suis à mon aise?

SCAPIN.

Pas le moindre petit mot: mais à quoi peut monter ton petit fait?

COLOMBINE.

J'ai des nippes, de l'argent comptant, & trois cens livres de rente?

SCAPIN.

Des nippes, de l'argent comptant, des rentes; je te trouve ravissante, & je t'aime plus que jamais.

COLOMBINE.

Cela te rend rêveur.

SCAPIN.

La Maîtresse veuve, riche; la Suivante à son aise: que retournerions-nous faire en Picardie?

COLOMBINE.

Si tu avois de l'esprit.

SCAPIN.

Je n'en manque pas; mais mon Maître a donné sa parole. (*à part.*) Il faut les piquer au jeu. (*haut.*) Crois-tu que ta Maîtresse....

COLOMBINE.

Mon Dieu, ma Maîtresse est femme, & je suis bien trompée....

SCAPIN.

Je t'entens. Peste soit du Gentilhomme Picard & de sa Fille; si elle pouvoit mourir de mort subite.

COLOMBINE.

L'expédient seroit merveilleux. En attendant, tâche d'en trouver un autre.

SCAPIN.

Trente mille livres de rentes ! grand sujet de réflexions: on quitteroit pour moins une Fille qu'on n'aime gueres, & qu'on n'épouse que par dépit. Oui, je te répons de mon Maître.

COLOMBINE.

Si tu nous le ramenes, je me charge de mon côté d'éconduire un Marquis & un President qui ne nous quittent plus.

SCAPIN.

Et ton nouvel Amant, tu l'éconduiras aussi.

COLOMBINE.

Cela s'en va sans dire. Et la Picarde?

SCAPIN.

Je l'ai oubliée, autant vaut.

COLOMBINE.

J'entens ma Maîtresse, ne te montre point. Va pressentir Dorante, & reviens me rendre compte de ta négociation.

SCAPIN.

Dans tout ce que je viens de lui dire, je veux être pendu, s'il y a un mot de verité.

SCENE II.

LA COMTESSE *en deuil*, COLOMBINE.

LA COMTESSE.

TU ne devinerois jamais d'où je viens.

COLOMBINE.

Non, Madame; mais il paroît à votre air que vous ne vous êtes point ennuyée.

LA COMTESSE.

Ennuyée! je n'ai jamais eu tant de plaisir.

COLOMBINE.

Quelque dépit qui vous passera par la tête aura bien-tôt dissipé cette gayeté.

LA COMTESSE.

Non, non, j'ai résolu de ne lui plus donner d'empire sur moi ; tu verras. J'ai trouvé chez la bonne Célimene huit ou dix originaux qui m'ont divertie au-delà de tout.

COLOMBINE.

Et depuis quand les ridicules vous amusent-ils ?

LA COMTESSE.

C'est un nouveau genre de plaisir que je veux me faire. Elle étoit seule avec un vieil Abbé à longue perruque, qui d'une voix cassée lui lisoit amoureusement une Elegie sur une passion naissante : il a recommencé pour moi. C'étoit des Vers pitoyables. J'ai eu la malice de lui faire répeter les endroits qui m'ont paru les plus languissans ; je me suis récriée, j'ai loué. Il m'en a promis une Copie. Ensuite est arrivé à grand bruit une grosse Bourgeoise affaissée sous le poids de ses diamans, traînant à sa suite une fille plus que nubile, grande, séche, de mauvaise grace. Je veux te la peindre ; mais d'un air de confiance admirale. Mais paroît un doucereux qui m'interrompt. Elle a deux cens mille écus, il la trouve char-

mante. Je l'entendois lui jurer à la dérobée, qu'elle étoit plus belle que moi; elle le croyoit aussi. Surviennent deux nouveaux Mariez; figure-toi, si tu peux, un dadais en gands blancs, en habit brodé, qui d'un air décontenancé, présente à la Maîtresse de la maison une Agnès, qui sortie la veille du Convent, ne sçait pas même faire la révérence, & qui toute enjouée d'avoir de beaux habits, les regarde pour les faire regarder aux autres.

COLOMBINE.

Fort bien, Madame, fort bien, vous peignez à merveille.

LA COMTESSE.

Un Nouveliste, un Plaideur; l'un d'épée, l'autre de robbe: deux joueurs de Quadrille faute de Lansquenet augmentent la compagnie. On s'entretient de guerre, de paix, de finances, d'intrigues de quartier; on parle tous à la fois, on ne s'entend plus. Il ne nous manquoit que deux petites maîtresses, nous les avous euës. Un grand coup de siflet frappe mon oreille, on annonce le beau, le charmant Damis, il entre escorté de tous ses appas, il salue de l'épaule, ou s'imagine avoir salué, il franchit le cer-

cle, ses premiers regards sont pour le miroir. Content de sa parure, il tourne le dos à la cheminée, tantôt un pied, tantôt l'autre en l'air, ses yeux font la ronde, cela vouloit dire, Mesdames, regardez-moi, je suis le plus joli Cavalier de France, & le plus aise de se l'entendre dire. Il se panche vers l'une, sourit à l'autre, me prend mon éventail, en badine, m'en donne également un petit coup sur les doigts, en me disant, je crois une douceur, à laquelle il ne me donna pas le temps de répondre. Regarder à sa montre, partir comme un éclair, voler à l'Opera, peut-être aux deux Comédies; je ne lui donne qu'un quart d'heure pour faire tout cela. Tu ne ris pas de cette cohuë.

COLOMBINE.

Pardonnez-moi, Madame, mais j'ai trop de plaisir à vous entendre pour vous interrompre.

LA COMTESSE.

Voici bien le meilleur, je m'étois mise au jeu; je perdois à mon ordinaire assez tranquillement. Un homme qui étoit à mes costez, & auquel je n'avois pas pris garde se mit à jurer pour moi contre la fortune; j'allois le remercier lorsque

j'entendis prononcer le nom de Dorante. Je crus me tromper; point du tout, c'étoit lui en effet. Nous nous saluâmes avec assez de froideur. Il ne parut pas faire attention à mon lugubre équipage. Le mot de Madame qu'il entendit répeter trois ou quatre fois à ceux qui me parloient ne le toucha guere plus. J'ai été charmée de son indifference. Je l'ai cherché des yeux à dessein de l'en feliciter sans pouvoir y réussir. Je crois tout de bon qu'il est encore piqué contre moi.

COLOMBINE.

Ecoutez donc, on le seroit à moins.

LA COMTESSE.

Je l'en quitte volontiers.

COLOMBINE.

Aimeriez-vous mieux qu'il ne sentit plus rien pour vous?

LA COMTESSE.

J'aimerois mieux ne l'avoir point reçû; je ne veux ni de son amour, ni de son dépit, ni de son indifference. Que vient-il faire à Paris? viendra-t'il me faire essuyer des reproches? oh, je lui ferai dire que je n'y suis pas; mon parti est pris, je ne le verrai point.

COLOMBINE.

Il me ſemble, Madame, que vous ne dites plus cela d'un air ſi gay.

LA COMTESSE.

Non, la rencontre imprévûë de certaines gens fait toûjours de la peine.

COLOMBINE.

Mais oſerois-je vous demander pourquoi vous avez ſi fort maltraité l'homme du monde qui paſſe pour avoir le plus de merite.

LA COMTESSE.

Pourquoi? je vas te le dire. Lorſqu'on l'amena au logis, c'étoit le plus étourdi petit homme qu'il y eut en France; manieres, diſcours, façon de ſe mettre, tout gâtoit ſon eſprit & ſa figure. Je réſolus de le changer; j'en vins à bout, je le rendis méconnoiſſable, bien-tôt on le donna pour modele. Que ce fut reconnoiſſance ou ſimpatie de ſa part; je crus m'appercevoir qu'il m'aimoit, il ne me donna pas même le temps d'en douter; je lui dois cette juſtice, il s'y prit de façon à toucher toute autre que moi. Mon heure n'étoit pas venuë, & j'aurois eu honte qu'on eut dit dans le monde que je profitois de mon ouvrage; cette fantaiſie décida de ſon ſort, je ne l'aimai point.

point. Trois ans de respects, de soins, de perseverance ne le menerent qu'à la conviction qu'il étoit plus prêt de perdre mon amitié que de gagner mon cœur; ajoûte à cela que mon frere vivoit, que je n'étois pas riche, & que je regardois comme une foiblesse de lui avoir obligation.

COLOMBINE.

Tout autre qui me diroit de vous ce que vous m'en dites vous-même, je croirois qu'il vous en impose. Quoi, Madame....

LA COMTESSE.

Laisse-là les reflexions. Il fit un dernier effort qui lui réussit aussi peu que les autres; le dépit l'emporta, ses reproches, sa douleur, ses larmes me trouverent inflexible : je le vis partir avec une dureté qui d'abord me flata; mais apprens toutes les injustices du cœur d'une femme; je ne l'aimois point, cependant je lui voulus mal de s'être soustrait à ma tyrannie. Je fus outrée de ne pouvoir l'en punir, je fis plus; je m'en punis moi-même, persuadée que le contre-coup retomberoit sur lui. Je fis courir le bruit que j'allois me marier, je crus que je le verrois revenir; son silence

m'in digna, je me mariai en effet... veuve au bout de trois mois; je sentis toute mon imprudence, je l'en accusai, je le haïs. Le temps avoit calmé ces mouvemens; je commençois à vivre tranquille, le Marquis & le President m'amusoient & rien de plus. Je me promettois d'en rester là; je viens de revoir Dorante, & quelque soit la cause de mon trouble, je n'en ai jamais senti de si violent.

COLOMBINE.

Ne seroit-ce point qu'enfin votre cœur voudroit lui rendre justice.

LA COMTESSE.

Moi, j'aimerois un infidele!

COLOMBINE.

L'amour plus fort que son dépit vous le ramene peut-être.

LA COMTESSE.

Il m'a renduë ingrate, il m'a quittée, qu'il ne songe plus à moi; c'est tout ce que je lui demande.

COLOMBINE.

Et bien, Madame, vous aurez peut-être contentement: qui vous dit qu'il n'est pas gueri.

LA COMTESSE.

Gueri, Colombine. Il ne m'auroit donc jamais aimée, auroit-il été assez

perfide pour feindre pendant trois ans? S'il m'a aimée, il m'aime encore; oüi, je vas être exposée à de nouvelles persécutions de sa part, il n'y gagnera rien, il n'est plus digne de moi, moi même je ne suis plus digne de lui, son crime a fait le mien. Pourquoi m'a-t'il aimée, ou pourquoi a-t'il cessé de m'aimer? Son amour & son inconstance me blessent également.

COLOMBINE.

En verité, Madame, voilà des sentimens dont vous auriez bien de la peine à rendre compte.

LA COMTESSE.

Tu te trompes, Colombine, je n'ai que du dépit, c'est ma vanité qui l'a fait naître, c'est ma vanité qui l'entretient. Je connois mon cœur; il ne s'y passe point autre chose: si Dorante vient ici, tu verras si je dis vrai. Mais j'apperçois Eliante.



SCENE III.

ELIANTE, LA COMTESSE, COLOMBINE.

ELIANTE.

JE craignois, ma chere Comtesse, de ne vous pas trouver.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'un moment que je suis rentrée.

ELIANTE.

Je viens vous confier un secret auquel vous ne vous attendez pas.

LA COMTESSE.

Quel qu'il soit, vous sçavez l'interêt que mon amitié me fait prendre à tout ce qui vous touche. *Colombine sort.*

ELIANTE.

J'aime.

LA COMTESSE.

Tant pis ma chere Eliante, je vous plains.

ELIANTE.

Prévenuë du moins autant que vous contre l'amour, vous sçavez par toutes les confidences que je vous ai faites,

que je connois tous les dangers d'un engagement.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que je vous parle avec franchise ? vous êtes née tendre, si jusqu'ici vous vous êtes défenduë, c'est moins la faute de votre cœur, que la faute de ceux qui l'ont attaqué. Quand on a trouvé le foible de ce cœur, avoüez que vous avez été surprise d'y rencontrer un si grand fonds de sensibilité. Prenez garde à vous, Eliante, vous avez de l'esprit, de la jeunesse, de la beauté ; cependant vous êtes telle qu'il faut être pour faire un ingrat, parler, agir, aimer de bonne foi ; il n'en faut pas davantage pour être trahie. Les hommes veulent qu'on leur ressemble ; il faut avoir leurs défauts pour leur plaire, & pour les attacher.

ELIANTE.

J'ai fait toutes ces reflexions avant de prendre mon parti ; peut-être même entre-t'il plus de raison que d'amour dans le choix que j'ai fait ; vous en allez juger : je sçais tous les soins que vous a rendu le Marquis, tant qu'il a pû esperer de vous plaire ; j'ai été la premiere à fortifier sa passion ; ce sont mes conseils,

qui le retiennent dans vos fers depuis plus de six mois : mais enfin persuadé de votre indifference, il est venu m'offrir son cœur & sa main, vous n'avez voulu ni de l'un ni de l'autre. Cependant j'ai cru qu'il étoit de mon amitié de vous demander votre aveu : me cedez-vous vos droits sur lui ? Cette union ne troublera-t'elle point la nôtre ; vous êtes encore la maîtresse de son sort, & je suis également disposée à vous le renvoyer ou à le recevoir de vous.

LA COMTESSE.

Vous êtes trop bonne, Eliante, votre procédé ne m'étonne pas, j'y reconnois votre caractere ; vous devez aussi me connoître. Le bonheur de mes amies m'est cher, je prends au vôtre la part la plus tendre. J'irai chez vous vous en marquer ma joye.

ELIANTE.

J'ai encore quelques visites à faire, je vous quitte.

LA COMTESSE.

Je ne vous retiens pas.



SCENE IV.

LA COMTESSE, *seule.*

EST-ce pour m'insulter qu'Eliante vient m'apprendre qu'elle m'enleve un amant? Croit-elle que sa perte m'afflige? oüi, elle le croit. Je n'aime point le Marquis, je le sens bien, je ne l'aime point: mais je ne veux pas qu'il m'échappe. Eliante, ne triomphez point encore, il ne m'en coûtera qu'un mot pour faire évanoüir toutes vos esperances. Mais le dirai-je ce mot? oüi, ma gloire y est interessée: faisons par dépit ce que je n'ai point voulu faire par amour. Dorante, n'entre-t'il pour rien dans cette nouvelle extravagance? Que m'importe? Colombine.

SCENE V.

COLOMBINE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

COlombine.

COLOMBINE.

Madame.

LA COMTESSE.

Envoye un laquais chez le Marquis, lui dire que toute affaire cessante, il vienne me parler.

COLOMBINE.

Il a deviné votre intention, le voici.

LA COMTESSE.

Tu ne prévois pas ce qui va se passer entre nous.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, COLOMBINE.

LA COMTESSE.

J'Allois envoyer chez vous, Monsieur.

LE MARQUIS.

Serois-je assez heureux, Madame, pour vous être bon à quelque chose? Ce bonheur là me seroit nouveau.

LA COMTESSE.

Sans entrer en explication sur le passé, sans vous dire si je ne vous ai point aimé, ou si je vous ai caché que je vous aimois: parlez-moi à cœur ouvert, ma conduite avec vous ne vous a-t'elle point

point changé pour moi? Etes-vous encore le même? Ma main est le prix de l'aveu que je vous demande, je n'y mets qu'une condition, aujourd'hui votre femme, demain je veux partir pour votre Terre. Vous hésitez de me répondre, vous ne m'aimez donc plus?

LE MARQUIS.

Je ne vous aime plus, Madame? Plût au Ciel! mais vous-même, n'est-ce point un piege que vous me tendez? Accoutumé à vos rigueurs, puis-je me fier à un changement si favorable? Vous m'aimeriez! Non, Madame, je ne suis pas né pour ce bonheur-là: quel que soit ma passion, quelques violens que soient mes désirs, ils ne s'élevent pas si haut.

LA COMTESSE.

Est-il donc si étonnant, Monsieur, que je rende justice à votre mérite?

LE MARQUIS.

C'étoit à mon amour que vous deviez la rendre, & non pas le réduire au désespoir. Quand je pouvois profiter de vos bontez, vous me les avez refusées; ne me les offrez-vous que quand vous sçavez qu'elles ne peuvent plus tomber sur moi?

LA COMTESSE.

Quel eſt ce langage! Qu'en dois-je attendre?

COLOMBINE.

Madame, c'eſt donc tout de bon?

LA COMTESSE.

Tais-toi.

LE MARQUIS.

Que j'ai porté à une autre un cœur dont vous n'avez point voulu. Jugez entre vous & moi, avois-je aſſez fait pour mériter le vôtre?

LA COMTESSE.

Je ne comptois pas m'attirer un refus.

LE MARQUIS.

Que vous connoiſſez bien votre pouvoir ſur moi! Vous ne cherchez qu'à m'éprouver. Si je reviens à vous, vous m'accablerez de nouvelles rigueurs. Hébien, Madame, ſatisfaites-vous.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, conſervez-vous à Eliante, je loue vos ſentimens pour elle. Je pourrois ſeulement vous dire que je méritois que vous me conſultaſſiez avant de vous y livrer. Quand vous rend-elle heureux? L'épouſez-vous demain?

LE MARQUIS.

Ceſſez vos plaiſanteries. Le dépit m'a

mené à Eliante, l'amour me ramene à vous. Jouissez de votre triomphe. Qu'il me soit permis de vous aimer, je n'en veux pas davantage.

LA COMTESSE.

Marquis, vous avez pû changer une fois, vous pourriez changer encore. Croyez-moi, remplissons nostre destinée, plaignons-nous l'un & l'autre, vous de mes rigueurs passées, moi de votre infidélité présente. Vous aurez sur moi cet avantage, que vous allez être heureux, & que vous ne me laissez que le regret de votre perte.

LE MARQUIS.

Je ne pénetre point dans ce qu'il y a de cruel ou de flateur dans votre discours; mais enfin, Madame, je vais rompre avec Eliante, & vous rapporter un cœur si pénétré de repentir, si passionné, que si vous n'êtes pas la plus ingrate personne du monde, vous en serez touchée. *Il sort.*

LA COMTESSE.

Colombine, laisse-moi. *Colombine sort.*



SCENE VII.

LA COMTESSE *seule.*

POurquoi rengager le Marquis? Que voulois-je faire de son cœur? Que ne le laissois-je à Eliante? Quelle est ma bizarerie! Je n'aime point ce qui est à moi; je regrette ce qui m'échappe. Le dépit se mêle dans tous mes sentimens, dans toutes mes actions. L'Amour, tout cruel qu'on nous le dépeint, me rendroit moins malheureuse; mais je vois le Président, il se sentira de ma mauvaise humeur.

SCENE VIII.

LE PRESIDENT, LA COMTESSE.

LE PRESIDENT.

IL est heureux de vous trouver seule, Madame.

LA COMTESSE.

A votre air embarrassé, je gage que vous m'allez parler de votre passion.

LE PRESIDENT.

Peut-on parler que de ce que l'on ſent ?

LA COMTESSE.

Il y a long-tems que je vous prie de changer de diſcours ; vous n'avez pas voulu me croire. Quand je vous ai dis que vous ne feriez jamais d'impreſſion ſur mon cœur, vous vous êtes imaginé que je n'étois pas ſincere, & qu'à force de dire à une femme qu'on l'aime, on vient à s'en faire aimer; point du tout: on l'ennuie, on l'impatiente, & on la fait paſſer de l'indifference à la haine.

LE PRESIDENT.

Vos duretez n'ont rien qui me ſurprenne; mais vous n'avez point de mérite à m'en accabler; je m'y livre de trop bonne grace pour que vous puiſſiez vous en applaudir.

LA COMTESSE.

Toujours des plaintes & des reproches, excellent moyen pour plaire! Voulez-vous que je vous donne un bon conſeil? Je ne vous aime point, je ne vous aimerai jamais; conformez-vous à mes ſentimens, réduiſez-vous à l'amitié.

LE PRESIDENT.

Mon cœur ne ſçauroit paſſer de l'amour à l'amitié.

LA COMTESSE.

Et le mien ne ſçauroit paſſer de l'amitié à l'amour. Sur ce pied-là, ne nous voyons plus.

LE PRESIDENT.

J'aime encore mieux ne vous plus voir, que de ceſſer de vous aimer.

LA COMTESSE.

Vous pouvez choiſir, je vous en laiſſe le maître.

LE PRESIDENT.

Eh, Madame, ſi je l'étois, je ne m'expoſerois pas plus long-temps à vos mépris.

LA COMTESSE.

Pour le coup, vous m'impatientez. Vous m'aimez, allons, je le veux; donc ſi je ne vous aime pas, je vous mépriſe. A ce compte-là je méptiſe tous les hommes; car je n'en ſçache aucun qui me ſoit plus cher l'un que l'autre. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite le bon ſoir. J'ai quelques affaires; ſi vous revenez, revenez plus raiſonnable.

LE PRESIDENT.

Je ne reviendrai de ma vie. Il faudroit que je fuſſe un grand lâche, ſi le dépit ne me garantiſſoit pas.

Il ſort.

LA COMTESSE.

Mais, ferois-je fâchée de l'avoir si maltraité? Non, celui-là ne me touche ni en bien ni en mal.

SCENE IX.

COLOMBINE, LA COMTESSE.

COLOMBINE.

SCapin, Valet de Dorante, eſt là. Il vient ſçavoir de la part de ſon Maître s'il ne vous incommodera point.

LA COMTESSE.

Non, je ne veux pas le voir; dis-lui que je vais ſortir. Allons, ſi je refuſe de le recevoir, il s'imaginera que j'ai des raiſons de l'éviter; que je le crains. Je veux lui montrer que ſi ſon inconſtance m'a cauſé quelque dépit, ce n'a été qu'un mouvement. Il peut venir; mais, Colombine, s'il m'aime encore, je ne dois point lui parler; ſi je lui ſuis indifférente, je le dois encore moins: quelle pourra être notre converſation?

COLOMBINE.

De pure civilité.

LA COMTESSE.

Non, je ſens qu'il ne m'aime plus, & je ſens en même tems que j'en ſuis piquée, ſa vûe m'aigrit; je lui dirai des choſes fâcheuſes : cependant je ne veux pas qu'il croye que je ſuis inſenſible à ſon mauvais procedé; dis-moi, ne puis-je pas lui en faire des reproches ſans conſequence?

COLOMBINE.

Aſſurément. Vous ne riſquez rien; je vais lui faire dire qu'il peut venir.

LA COMTESSE.

Comme tu voudras; s'il vient, tu m'avertiras, s'il ne vient pas, j'en ſuis toute conſolée. *Elle ſort.*

COLOMBINE.

Si ce n'eſt pas là de l'amour, je donne à plus habile que moi à deviner ce que ce peut être; après tout, je ne voudrois jurer de rien, j'ai été trop ſouvent la dupe de ſon dépit.



SCENE X.

SCAPIN, COLOMBINE.

SCAPIN.

TU es bien longue à rendre réponſe.

COLOMBINE.

Crois-tu qu'on décide Madame ſi aiſément ?

SCAPIN.

Un oui ou un non eſt bien-tôt dit.

COLOMBINE.

Je n'ai pourtant pû en tirer ni l'un ni l'autre.

SCAPIN.

Somme tout, mon Maître viendra-t-il, ou ne viendra-t-il pas ?

COLOMBINE.

Tout comme il lui plaira. Cependant il eſt arrivé bien du changement ici depuis que je ne t'ai vû. Ce Marquis, dont je t'ai parlé, las de ſes refus, s'étoit donné à une autre; fâchée de cette préférence, elle lui a promis de l'épouſer pour le ramener à elle; mais où je me ſuis fort trompée, ou tout cela n'eſt

qu'un mouvement de dépit; si ton Maître en veut sçavoir davantage, il n'a qu'à venir; pour moi, j'y renonce.

SCAPIN.

Lui as-tu dit que Dorante s'étoit aussi engagé ailleurs?

COLOMBINE.

Non, je n'ai point trouvé le moment de placer cette nouvelle.

SCAPIN.

Tant pis. Le dépit auroit peut-être aussi fait quelque chose en sa faveur.

COLOMBINE.

Ce qui réussit à l'un, ne réussit point à l'autre; elle n'eût peut-être point voulu le voir. S'il revient à elle; qu'est-il nécessaire qu'elle sçache qu'il n'y revient que par une infidélite?

SCAPIN.

A te parler confidemment, nous n'avons point d'affaires de cœur, mon Maître ni moi. C'est une menterie que je t'ai fait pour sonder le gué. Nous n'avons pas vû une figure humaine dans notre désert.

COLOMBINE.

Comment, la Demoiselle de Picardie & la Femme de Chambre.

SCAPIN.

Pure chimere.

COLOMBINE.

Il pourroit bien en être de même du Marquis & du joli Garçon. Mais, fais une chose; car avec de certains esprits il faut tout mettre en œuvre. Conseille à Dorante de lui laisser croire qu'on lui rend autre part la justice qu'elle lui a refusée, & qu'il ne tient qu'à lui de n'être pas malheureux. Va donc le chercher.

SCAPIN.

Tout ceci, je crois, n'ira point à bonne fin; mais que nos Maîtres se raccommodent ou non, ce sont leurs affaires. La mienne, à moi, est de m'assurer de ton cœur: Promets-moi, & me tiens parole que tu seras à moi.

COLOMBINE.

Laissons-les nous donner l'exemple; mais tu ne songes pas que Dorante t'attent.

SCAPIN.

Sçais-tu ce qui en est? Il se doute que je cause avec toi; il s'impatiente, & viendra lui-même chercher sa réponse. Ne t'avois-je pas bien dit? Le voici.

COLOMBINE.

Mon Dieu, qu'il eſt agité !

SCENE XI.

DORANTE, COLOMBINE, SCAPIN.

COLOMBINE.

MOnſieur, je ſuis charmée de vous revoir; s'il n'avoit tenu qu'à moi, vous ne nous auriez jamais quittées.

DORANTE.

Je ſçais, ma chere Colombine, tout ce que je te dois, tu peux être ſûre de ma reconnoiſſance.

COLOMBINE.

Par malheur, mes bonnes intentions ne vous ont pas ſervi à grand' choſe.

DORANTE.

Qu'a fait ta Maîtreſſe depuis mon départ ?

COLOMBINE.

Elle a été fâchée ſans le dire, elle s'eſt mariée ſans le vouloir, elle eſt veuve ſans en ſentir le plaiſir, elle écoute des ſoupirans ſans ſe ſoucier d'eux, elle eſt

riche, plus belle & plus vive que jamais; mais une qualité que vous ne lui connoissez pas, & qui la domine souverainement, c'est le dépit. Oh! ma foi, on peut dire qu'elle en met partout; vous en allez juger. Je vas l'avertir que vous êtes là. *Elle sort.*

DORANTE.

Scapin!

SCAPIN.

Monsieur.

DORANTE.

J'ai envie de ne point revoir la Comtesse.

SCAPIN.

Vous vous en avisez un peu tard.

DORANTE.

Allons. Suis-moi; il vaut mieux l'éviter que de m'exposer encore à ses injustices. Je ne pourrois m'empêcher de la quereller; & malgré tout mon dépit, je la respecte encore.

SCAPIN.

Voilà un retour auquel je ne m'attendois pas.

DORANTE.

Trois ans de soins n'ont pû la toucher, deux ans d'absence suffisent à peine pour me guérir. Quand je crois

l'avoir oubliée, des affaires me ramenent à Paris. D'abord je la vois sans émotion, du moins je me le persuade; j'apprens qu'elle s'est mariée: voilà où m'attendoit le Démon qui me persecute. Ce qui devoit blesser ma délicatesse, ce qui devoit me révolter, c'est précisément ce qui me fait sentir que je n'ai jamais cessé de l'aimer.

SCAPIN.

Ma foi, Monsieur, au mariage près, je suis dans le même cas avec Colombine.

DORANTE.

Ce n'est point assez. Je trouve le Marquis moins empressé à me feliciter sur mon retour, qu'à se feliciter lui-même. Dorante, me dit-il, en m'embrassant, tu vois en moi le plus heureux de tous les hommes. La Comtesse s'est rendue; je l'épouse demain. Que je suis aise de t'avoir pour témoin de mon bonheur! Là-dessus il me quitte, & me laisse immobile, accablé, désespéré: Conçois-tu rien de pareil à ma destinée?

SCAPIN.

Je sçavois tout cela; mais Colombine qui me l'a appris, m'a dit qu'elle ne croyoit pas que ce fût tout de bon: que

sçavez-vous en effet si ce n'est pas une adresse pour vous réchauffer? Il est aisé de vous en éclaircir. Affectez auprès d'elle un air tranquile; parlez en homme dégagé; qui diable connoît le cœur d'une femme? il y a tant de chemins qui y conduisent; telle se rend à la premiere apparence d'infidelité, qui auroit resisté toute sa vie à la constance la plus marquée.

DORAETE.

Je ne sçais point feindre, je ne sçais qu'aimer. Mon parti est pris; je veux la voir, la gronder, partir & n'y plus songer. Mais, Scapin, cependant le Marquis l'épousera. Pourvû que je n'en voye rien, que m'importe?

SCAPIN.

Où courez-vous si vîte?

DORANTE.

Chercher le Marquis, me battre avec lui, le tuer, & mander à la Comtesse, que si je ne sçais point plaire, je sçais du moins me venger; elle verra que le dépit n'est pas fait pour elle seule.

SCAPIN.

Monsieur, vous n'aurez pas le tems de faire tout cela; car je l'apperçois.

DORANTE.

Quel ton prendrai-je avec elle?

SCENE XII.

LA COMTESSE, COLOMBINE, DORANTE, SCAPIN.

LA COMTESSE.

DOrante, vous traitez durement vos amis, être deux ans ſans les voir & ſans leur donner de vos nouvelles, cela n'eſt pas bien.

DORANTE.

Avouez, Madame, que ma vûe & mon ſouvenir ſont choſes trop indifferentes pour meriter votre attention. Scapin, ai-je l'air bien tranquile?

SCAPIN.

Ma foi, non.

LA COMTESSE.

Colombine, je ne m'attendois pas à cette froideur. Peut-on vous demander, Monſieur, ce qui vous amene à Paris? Ne ſerois-je point aſſez heureuſe pour pouvoir vous y rendre ſervice.

DORANTE.

J'y ſuis venu regler quelques affaires, & très-à-propos, Madame, pour vous

vous faire compliment sur votre nouveau mariage. (*à Scapin.*) Cela est-il bien ?

SCAPIN.

Un peu plus mal.

LA COMTESSE.

Sur mon mariage ! Et qui vous a dit que j'allois me remarier ?

DORANTE.

Le Marquis lui-même.

LA COMTESSE.

C'est un étourdi, il n'en est rien.

SCAPIN.

Monsieur, elle prend feu, nos affaires iront bien. Madame, vous pouvez rendre à mon Maître compliment pour compliment ; il va aussi se marier.

LA COMTESSE.

Je vous en felicite de tout mon cœur. La personne est sans doute aimable.

SCAPIN.

C'est la plus jolie personne de toute Picardie.

DORANTE.

De quoi diable t'avises-tu ? Madame, il ne sçait ce qu'il dit.

LA COMTESSE.

A quoi bon vous en défendre. Colombine, je suis au désespoir.

DORANTE.

Scapin, tu m'as perdu dans ſon eſprit.

SCENE XIII.

UN LAQUAIS, LA COMTESSE, DORANTE, COLOMBINE, SAAPIN.

LE LAQUAIS.

MAdame, Monſieur le Marquis vous demande. Il eſt entré; le voilà.

LA COMTESSE.

Qu'il vient mal à propos!

DORANTE.

Que fais-je encore ici, Madame?

LA COMTESSE.

Attendez, Dorante, j'ai quelque choſe à vous dire.

COLOMBINE.

Reſtez donc, Monſieur. Scapin, retiens-le.



SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, DORANTE, COLOMBINE, SCAPIN.

Le Marquis d'un air empressé parle bas à la Comtesse.

LA COMTESSE.

PArlez haut, Marquis, Dorante n'eſt pas de trop.

LE MARQUIS.

Je ne te voyois pas; je ſuis bien aiſe de te trouver ici. Je viens de rompre avec Eliante; elle m'a rendu ma parole de la meilleure grace du monde: ne m'allez-vous pas tenir la vôtre? Que dis-tu de ma bonne fortune?

DORANTE.

Je loue le choix de l'un & de l'autre.

COLOMBINE.

Voyez-vous la douleur de Dorante?

LA COMTESSE.

Non, Colombine, il n'eſt point fâché.

DORANTE.

Je creve de dépit.

LE MARQUIS.

Mes équipages font prêts, nous partirons quand vous l'ordonnerez.

LA COMTESSE.

Dorante, nous allons être voisins, nous nous verrons.

DORANTE.

Je n'y puis plus tenir. Adieu, Madame.

LE MARQUIS.

Non, non, tu ne t'en iras point. Je veux que tu sois de ma nôce,

LA COMTESSE.

Marquis...... Colombine, Dorante change de visage, m'aimeroit-il encore ?

LE MARQUIS.

Achevez, Madame, achevez de mettre le comble à mon bonheur.

LA COMTESSE.

Vous vous êtes trop pressé, Monsieur, de manquer de foi à Eliante.

LE MARQUIS.

Je n'ai que suivi vos ordres.

LA COMTESSE.

Il falloit mieux me connoître, & ne pas prendre pour de l'amour un simple mouvement de dépit, qui n'a plus subsisté quand j'ai cessé de vous voir.

SCAPIN.

Voilà trois personnes bien à leur aise !

LE MARQUIS.

Quoi, Madame ?

LA COMTESSE.

Trêve, je vous prie, de reproches, ils ne ferviront à rien.

LE MARQUIS.

Joue-t-on de la forte un homme comme moi ? Un procedé fi bizarre mérite...

DORANTE.

Je t'offre de t'en faire raifon.

LE MARQUIS.

Quand tu voudras. Eft-ce à toi que l'on me facrifie ? Je croyois que tu ne l'aimois plus.

DORANTE.

Je n'ai point de compte à te rendre.

Le Marquis fort.

SCAPIN.

Graces au Ciel, nons en voilà délivrez.

DORANTE.

Scapin, elle ne m'en aime pas davantage.

LA COMTESSE.

Dorante, vous êtes trop généreux : je fens tout le prix de ce que vous faites pour moi.

DORANTE.

Dites plutôt, Madame, que je ne m'acquitterai jamais de ce que je vous dois. Si j'ai quelque réputation dans le mon-

de, j'ose le dire, si j'ai quelques vertus, c'est votre ouvrage; vous n'avez point répondu à ma passion, je n'en étois pas digne, vos rigueurs n'ont dû rien prendre sur ma reconnoissance.

LA COMTESSE.

Ne rappellons point un souvenir fâcheux. Je ne vous ai point aimé, Dorante, je vous l'avoue, plutôt cependant par délicatesse que faute de sentiment; j'en ai été la victime, je vous ai perdu. Je me suis mariée par dépit, & sans avoir senti les douceurs de l'amour, vous m'en avez fait éprouver toutes les amertumes. Cet aveu ne me justifie pas, je le sçais; mais pourquoi vous parler de mes torts avec vous? Une autre vous console de la perte d'un cœur auquel vous avez cessé de prétendre. Je me rends justice d'un cœur qui n'est plus digne de vous.

DORANTE.

Je ne vous cache point, Madame, qu'agité du dépit le plus violent, j'ai tout employé pour vous oublier. Mon imagination ne vous présentoit plus à moi que sous les traits d'une ingrate; vos charmes ne vous défendoient plus que foiblement dans mon cœur; je me suis crû guéri; je m'en suis flaté; mais je

n'ai jamais cherché dans d'autres fers un bonheur que je n'avois pû trouver dans les vôtres.

LA COMTESSE.

Dorante, il n'eſt donc pas vrai que que vous alliez vous marier ?

DORANTE.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Ah, que vous augmentez mon repentir!

DORANTE.

Et que votre vûe augmente ma foibleſſe! Vais-je encore vous aimer inutilement? Garantiſſez-moi par de nouvelles rigueurs du danger qui me menace.

LA COMTESSE.

Vous ne les craignez plus.

DORANTE.

Je ne ſens que trop que je ſuis né pour vous aimer; je croyois, il n'y a qu'un moment, que je ne vous aimois plus; mon dépit me ſéduiſoit, & j'ai ſenti à la vûe du Marquis que vous m'étiez plus chere que jamais.

LA COMTESSE.

Et moi, Dorante, & moi, en apprenant votre infidélité apparente, j'ai éprouvé que ſi je ne vous aimois pas encore, j'étois du moins capable de

mourir de douleur de n'être plus aimée de vous.

DORANTE.

N'eſt-ce point encore là du dépit?

LA COMTESSE.

Non, Dorante.

DORANTE.

Eſt-ce de l'amour?

LA COMTESSE.

C'eſt du moins quelque choſe dont vous ne devez pas vous plaindre.

DORANTE.

En demeurez-vous là, Madame?

LA COMTESSE.

Dorante, vous l'emportez. Allons rendre à l'Amour deux cœurs que le dépit lui avoit enlevez.

SCAPIN.

Et nous, Colombine, allons en faire autant. Meſſieurs, vous vous éloignez ſouvent de nous; pourrions-nous nous flater que ce n'eſt que par un effet de dépit, & qu'au fonds vous ne nous en aimez pas moins.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Les Effets du Dépit*, Comédie, dont on peut permettre l'impreſſion. A Paris le 26. Octob. 1731. DANCHET.